

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**Naissance
de Dieu**

**La Bible
et l'historien**

par

JEAN BOTTERO

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, Paris, 1986.*

Extrait de la publication

Je dois d'abord, en quatre mots, expliquer mon propos et mon titre.

On trouvera ici réunis cinq essais, d'étendue variable, tournant tous autour de la Bible – en entendant par là ce que les chrétiens appellent l'Ancien Testament.

Le récit du « Pêché originel » dans Genèse II 25-III, écrit en 1949, est inédit. *L'Ecclésiaste et le problème du Mal* a paru, en 1955-57, au tome VII-IX (p. 133-149) de la défunte revue belge d'Histoire des religions : *La Nouvelle Clio*; et il a été repris, en 1976, dans le n° 11 de *Recherches et documents du Centre Thomas More. Les Origines de l'Univers selon la Bible*, de 1959, figure aux pp. 187-234 de *Sources orientales*, I. *La Naissance du Monde* (Éditions du Seuil), sous le titre *La Naissance du Monde selon Israël. Le plus vieux poème biblique* m'avait été demandé, en 1960, par mon vieil ami Francis Ponge, pour *Tel Quel*, dans la sixième livraison duquel il est sorti, l'année suivante, aux pp. 81-91. Et c'est en 1969 que, chargé d'organiser, autour d'une somptueuse série de photographies de E. Lessing et d'aussi remarquables et neuves synthèses que celles du P.M.-J. Stève (sur *La Bible du champ de fouilles*) et de J. Koenig (sur *Le texte de la Bible*), un album publié par les Éditions Hatier sous le titre *Vérité et Poésie de la Bible*, j'y ai inséré, outre un certain nombre de traductions (pp. 93-273), *Le Message universel de la Bible* (pp. 17-75).

Mon premier devoir, fort agréable, est de remercier ici, avec beaucoup de chaleur, les responsables des Éditions Hatier et des

Éditions du Seuil, pour m'avoir si libéralement autorisé à reprendre mes textes, que j'ai, du reste, légèrement modifiés, afin de les intégrer mieux au présent recueil.

En m'appliquant à ces études, mon dessein, partout identique, était simple : prendre la Bible précisément sous le biais par lequel elle constitue, non pas le domaine réservé de ses fidèles, de quelque confession qu'ils se réclament, ou le terrain privé, de chasse ou de démolition, de ses détracteurs, de quelque horizon qu'ils arrivent, mais le bien commun de tous les hommes : comme nous prenons tous, non seulement les trésors accumulés de nos belles-lettres et de nos « classiques », mais ceux de la littérature universelle.

Dans cette prise de connaissance, il y a comme deux degrés. Le plus accessible à tous, et le plus pratiqué, c'est celui de l'honnête homme, qui lit Eschyle ou Tacite, Platon ou Dante, Rabelais ou Shakespeare, le *Jin Ping Mei* ou les poètes antéislamiques, en y cherchant et retenant les émotions, cordiales ou esthétiques, et les leçons, immédiates ou déduites, que, pour éloignés d'eux que nous soyons dans le lieu, le temps et la culture, le texte de ces auteurs met à notre portée aujourd'hui. Un tel lecteur de la Bible se contenterait, à tout prendre, d'une belle et bonne traduction, à la fois garantie et suffisamment bien mise en sa langue, voire légèrement commentée à ses tournants les plus obscurs, pour se trouver d'emblée intelligible et savourable.

Mais il y a une autre lecture possible, et souhaitable, que trop peu entreprennent de ces mêmes ouvrages. C'est lorsque, conscients de la plus ou moins large distance chronologique et culturelle qui nous sépare de leurs auteurs, nous voulons pourtant essayer de les lire avec l'optique et l'esprit les moins éloignés possibles de ceux dans lesquels ils avaient composé leurs œuvres. En d'autres termes, lorsque, par-delà *les textes*, nous cherchons à retrouver *les hommes* qui les ont ruminés et couchés par écrit, et ceux auxquels ils pensaient en les écrivant. Nous espérons alors, à bon droit, en tirer, non pas ce que nous autres, en notre siècle, pouvons inconsciemment reconnaître ou glisser entre leurs lignes de notre propre expérience, de notre savoir, de notre rationalité, de notre goût, mais où ils en étaient, *eux*, de la constitution de l'énorme héritage que la longue lignée de nos pères, depuis la nuit des temps, n'a

cessé d'accumuler, et qui nous est transmis, avec la vie et la culture, à notre arrivée au monde.

Cette façon de second degré dans la lecture des vieux livres, c'est proprement celle de l'Histoire. Elle les prend, comme tout ce qui nous arrive des temps révolus, pour autant de reliques, de débris, de vestiges, dont la plupart ont trop longtemps roulé sur les pentes du temps pour ne s'être point amassé une gangue plus ou moins lourde, de laquelle il faut d'abord les extraire, si nous voulons prendre contact avec leurs auteurs disparus et leur univers périmé. Une fois dûment décapés et colligés, reste à remettre ensemble, bout à bout, ces *membra disjecta*, comme les cubes éparpillés d'une vénérable mosaïque en ruine et que l'on tenterait de recomposer, afin de récupérer, du passé, non pas des moments isolés, instantanés sans grand intérêt comme tels, mais des séquences : des durées et des avancements, voire des reculades, qui nous ressuscitent un monde vivant et remuant, toute une suite de longues aventures, traversées par nos pères, sur le chemin du « progrès » final dont nous sommes, à l'autre bout, les bénéficiaires.

Mais peu se risquent à un pareil déchiffrement : c'est que, pareille à toutes les disciplines « scientifiques », l'Histoire nécessite, pour opérer, la mise en œuvre d'un véritable « métier », d'une technique complexe, ardue et subtile, de tout un jeu d'habitudes acquises de l'œil et de l'esprit, avec, pour assurer leur fonctionnement juste, l'accumulation préalable d'une quantité sans limites de données de toutes sortes : linguistiques, épigraphiques, philologiques, chronologiques, événementielles, culturelles, d'autant plus malaisées à se procurer que plus démesurée est la distance, dans le lieu, le temps ou la « mentalité », qui intervient entre nous et les auteurs de ces morceaux antiques.

Or, si l'*uomo qualunque* ne peut donc guère se lancer seul dans une pareille entreprise, pour fructueuse qu'il la reconnaisse, n'est-il pas en droit d'attendre des professionnels qu'ils l'y introduisent, en partageant avec lui ce qu'ils ont ramené de leur lointain voyage ? Voilà ce que j'ai voulu faire ici avec, pour sujet, la Bible et ce qu'elle représente de notre propre histoire et de notre devenir.

À ce point, il me faut tout de même insister un moment sur la fragilité de mon entreprise. Non seulement elle concerne des affaires humaines, toujours enchevêtrées, épineuses et généralement impossibles à débrouiller tout à fait, et combien davantage quand, pour les discerner, il a fallu d'abord multiplier hésitations et conjectures devant les innombrables silences, les vides et les questions sans réponse qui enveloppent de toutes parts la portion accessible de notre documentation, quand elle nous vient de si loin; mais, en sus, dans un domaine aussi radicalement soustrait à l'esprit de géométrie et au péremptoire de la mathématique, tout historien est obligatoirement conditionné par sa propre position, dans l'espace et le temps, qui lui présente sous un angle déterminé l'objet de son étude, et, dans tout ce qu'il en perçoit ou décide, interviennent toujours, plus ou moins, sa propre expérience, sa vision et sa hiérarchie des choses, son tempérament, sa problématique personnelle. Dans la mesure où il est compétent et où il s'est correctement acquitté de sa tâche, il répercute, à lui seul, le chœur des historiens experts, la voix commune de l'Histoire, et l'on sera bien avisé de l'écouter. Mais sans perdre de vue que, dans la mesure où il y met du sien, s'il doit s'en tenir ferme à son intime conviction acquise, il lui faut toujours être prêt à l'abandonner, pour peu qu'on lui démontre son oubli ou son erreur. Inscrire un tel bémol en tête de ma portée était à la fois circonspect et honnête. Voilà pourquoi je n'ai pas mis dans mon titre : la Bible et l'Histoire, mais : *la Bible et l'historien*.

Reste un point important à souligner encore.

Le peuple qui, sur mille ans, a vécu et écrit ces multiples ouvrages colligés ensuite en la Bible, ne nous a *rien* apporté, *rien* laissé, si ce n'est cette idée, qu'il est le premier à avoir découverte et proclamée, puis, en fin de compte, imposée, de l'Unicité et de la Transcendance absolues de Dieu : sans doute la conception de notre esprit qui nous tire le plus à contre-mont de notre pente naturelle, qui nous dépasse le plus, qui nous hausse le plus au-dessus de nous-même, et qui, pour cette raison – que l'existence de Dieu ou du monde surnaturel soit, par ailleurs, à nos yeux, avérée, douteuse ou controuvée : peu importe –, mérite le plus notre stupeur, notre admiration, notre applaudissement, si nous sommes sans parti pris et n'entendons pas nous tenir pour des

ordinateurs bipèdes. C'est précisément ce legs et ce « message » essentiel de la Bible que j'ai voulu partout, dans ces pages, mettre en avant, et que j'ai entendu introduire aussi dans mon titre, en suggérant que, grâce à ces vieux écrits étudiés sur le plan historique, nous pouvons assister à la propre *Naissance de Dieu* dans l'esprit de l'Homme – et ce, je le répète, que le Dieu en question soit un Être inconnu qui s'est graduellement découvert à nous au cours de cette histoire, ou seulement une idée ingénieuse, brillante, fascinante, une sublime réussite de l'esprit, sans autre réalité ou valeur que les émotions qu'elle peut nous engendrer.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, du moins est-il incontestable qu'aux yeux des auteurs de la Bible, et de leur peuple, Dieu était une Personne, une Personnalité tout ce qu'il y a de plus réelle et existante. Il concentrait à leurs yeux le potentiel entier de ce Sacré et de ce Numineux qui constituent l'objet du sentiment religieux, tout aussi inarrachable à l'Homme – qu'on le veuille ou non – que le sentiment de l'amour, et du beau. En abordant la Bible, pour la lire ou la faire témoigner, pour s'en nourrir au « premier » ou au « second degré », on se fourvoierait donc sans remède si on ne la considérait et traitait pas *d'abord* comme l'expression d'une sentimentalité et d'une idéologie *religieuses*. Or, dans tout l'immense secteur de notre vie où intervient et commande notre cœur, nul ne peut rien entendre à ce que nous faisons, disons ou pensons, s'il n'ouvre pas cette chambre forte avec la seule clé qui la rende accessible : la sympathie. Un historien des religions qui négligerait cette règle d'or se condamnerait à ressembler à quelque critique gastronomique empêché, depuis l'enfance, par un venimeux ulcère à l'estomac, de jamais délirer de plaisir à table. J'aurais donc manqué à mon devoir principal si je n'avais pas pris le parti de « sympathiser » le plus que je pouvais avec les vieux auteurs de la Bible, en me mettant comme dans leur peau, afin de sentir et de voir les choses, autant que je pouvais, comme eux – sans oublier toutefois jamais mes obligations professionnelles, rationnelles et froides. J'ai toujours pensé que la meilleure Histoire tenait dans cet équilibre.

Il eût fallu une vraie gageure pour disserter de la Bible sans présenter au moins un choix de ses passages les plus topiques et les plus beaux. Je me suis expliqué, çà et là (ainsi p. 144s), sur

mes règles de traduction¹. Quiconque a jamais véritablement pratiqué une langue étrangère, surtout si elle est loin de la sienne, sait d'expérience, et principalement lorsqu'il se trouve devant une œuvre littéraire et « sentie », que, sauf s'il s'en tient à ânonner, à l'usage d'experts, un mot à mot philologiquement rassurant, mais aussi inanimé, sinon repoussant, que le plus beau des corps sur une table d'autopsie, il n'arrive *jamais* à traduire tout ce qu'il en comprend : il lui faut donc, tout à la fois – encore un équilibre, malaisé, lui aussi, à tenir, mais obligatoire! – « coller » le plus qu'il peut à l'original, tout en le *transposant* dans sa propre langue. C'est-à-dire, en somme, qu'il doit s'en pénétrer, dans toutes les nuances et finesses que lui en a fait découvrir le travail linguistique, philologique et critique, au point qu'il en arrive comme à le re-crée dans son propre parler. Quiconque ne se sent pas, d'une certaine manière, l'auteur du texte qu'il traduit, n'est rien de mieux, au bout du compte, qu'une machine à traduire : elle rend tout, exactement tout, sauf le principal – l'âme.

Pour transcrire les noms hébreux, j'ai simplement suivi l'usage courant, pris dans la plus notoire des traductions reçues : La Bible de Jérusalem. On n'oubliera pas que, dans ce rendu, *u* se prononce *ou*; les consonnes sont toujours dures : *Gelboé*, c'est *Ghelboé*; *sh* est pour *ch*; le *h* seul se prononce le plus souvent comme la *jota* espagnole; et *ç* et *q* répondent à des sons particuliers qu'ignore notre système phonétique. D'autre part, j'ai préféré marquer par une majuscule tous les pronoms qui se rapportent à Dieu : on verra çà et là combien ce procédé est commode.

Enfin, je prie que l'on me pardonne mes quelques redites ou reprises, d'un article à l'autre : je n'ai pas cru devoir les récrire ou les modifier, me disant qu'après tout la répétition est le nerf de l'enseignement...

Je ne voudrais pas clore ce trop long préambule sans adresser

1. Dans le cadre du présent ouvrage et sauf exception, il eût été hors de propos de justifier systématiquement, par des notes ou des explications techniques, mon choix de telle ou telle leçon dans la tradition textuelle ou mon recours à telle correction, jugée indispensable, du texte établi et corrompu, et encore moins ma façon d'entendre et de rendre tel ou tel mot, ou tel ou tel passage. Les experts comprendront d'emblée, et le lecteur ingénu me saura gré de lui éviter le déprimant détour « par la cuisine ».

mes remerciements les plus vifs et les plus cordiaux à MM. P. Nora et M. Gauchet, qui ont bien dû trouver quelque intérêt à ces pages, puisqu'ils m'ont, les premiers, poussé à les réunir dans ce livre.

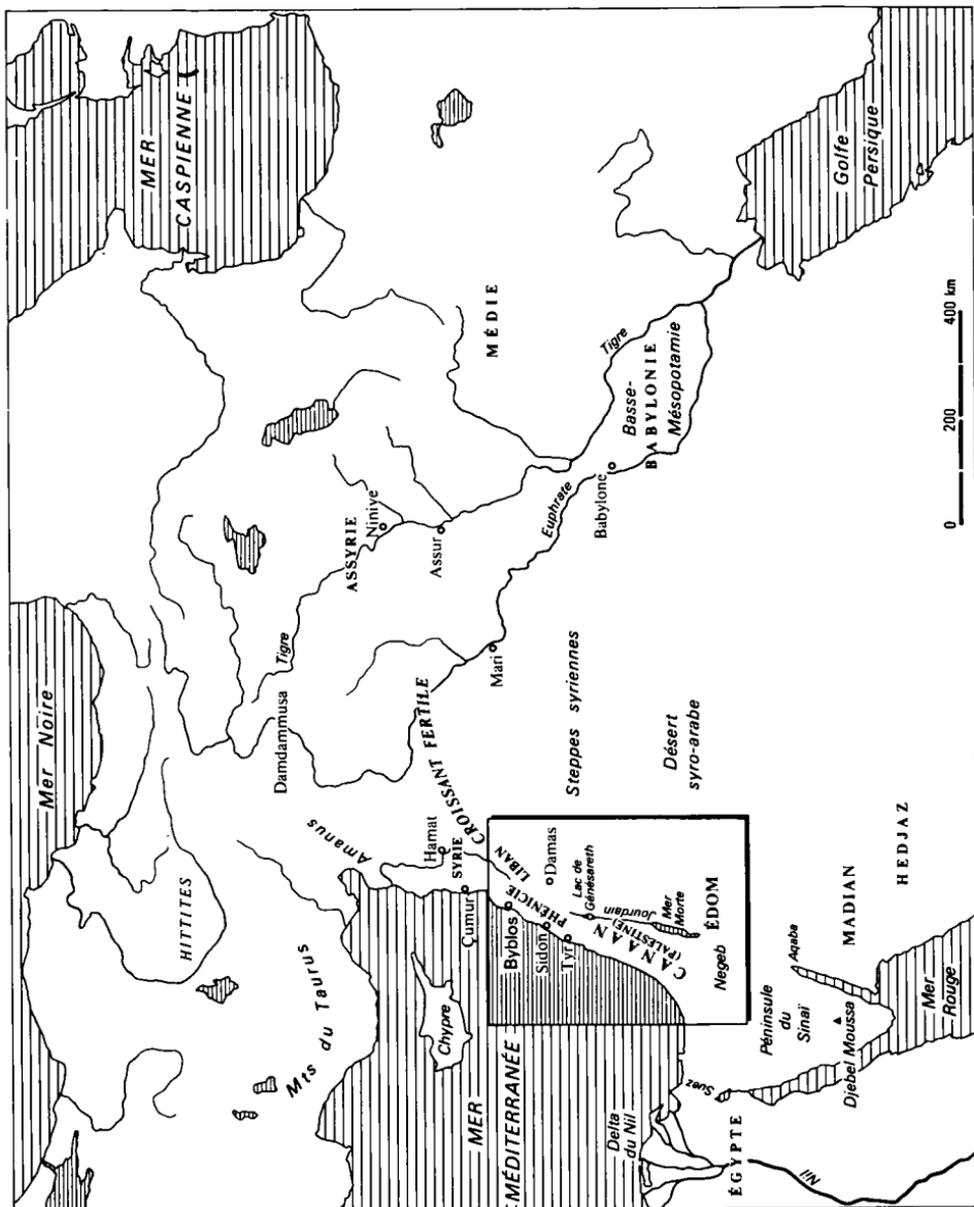
TABLEAU CHRONOLOGIQUE

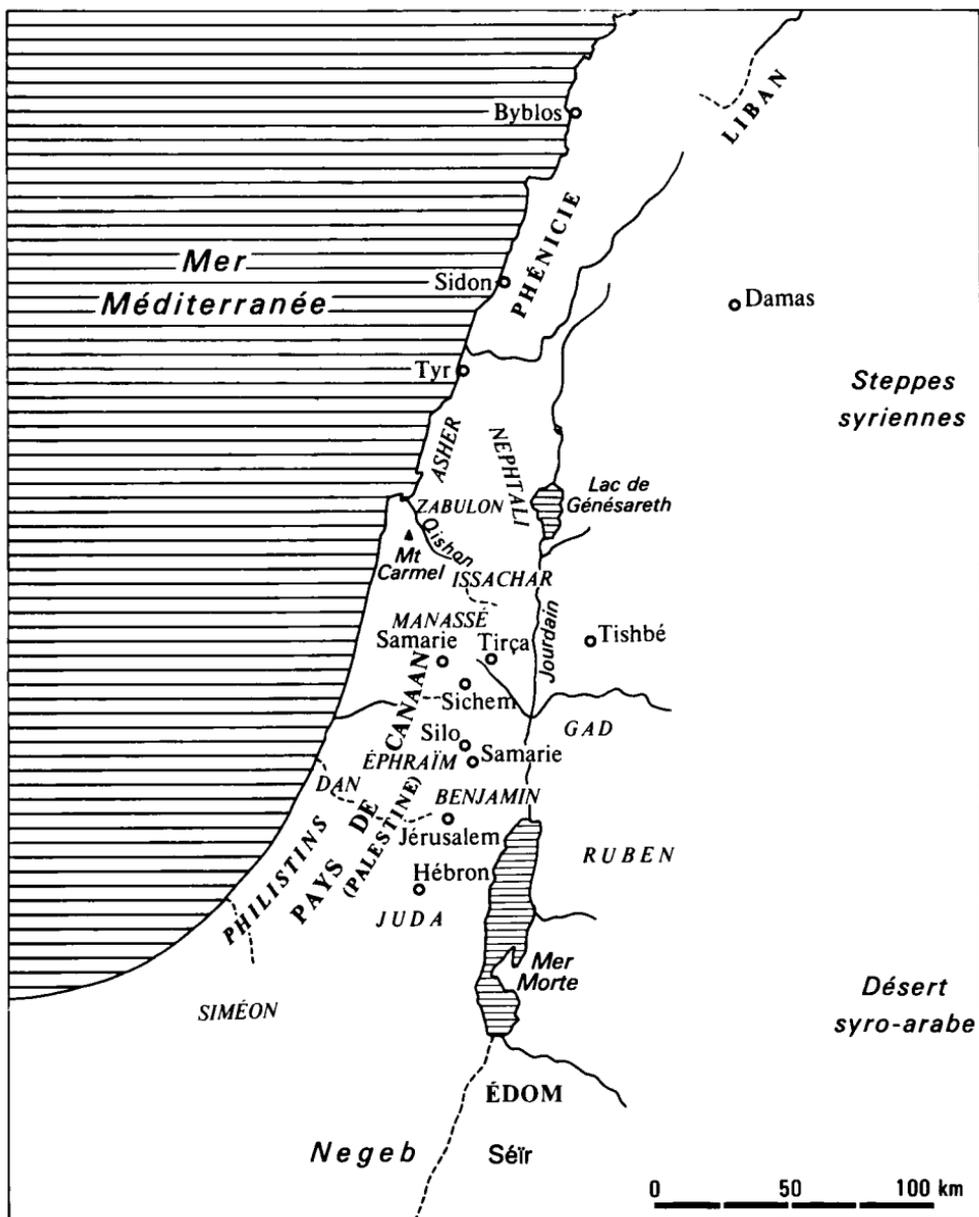
Voici les principales étapes de l'histoire dans laquelle s'inscrivent, et le cours de la vie et de la pensée d'Israël, et le développement de la Bible.

<i>Avant le -xiii^e siècle, et sur un temps que l'on ne peut préciser : environ deux ou trois siècles</i>	Les ancêtres d'Israël nomadisent, d'est en ouest, le long du Croissant fertile, puis passent en Palestine
<i>Début du -xiii^e</i>	Moïse
<i>Fin du -xiii^e – fin du -xi^e</i>	La « conquête » et la sédentarisation
<i>Fin du -xi^e – première moitié du -x^e</i>	Le royaume d'Israël et ses trois premiers souverains
<i>Seconde moitié du -x^e</i>	Le schisme et les deux royaumes séparés, du Nord (Israël) et du Sud (Juda)
<i>-ix^e</i>	Les premiers grands Prophètes
<i>Fin du -viii^e</i>	Chute et disparition du royaume du Nord
<i>Début du -vi^e</i>	Ruine du royaume du Sud, puis grand Exil en Mésopotamie
<i>Fin du -vi^e – seconde moitié du -v^e</i>	Commencement du retour des exilés et organisation du judaïsme
<i>Première moitié du -iv^e</i>	Achèvement de la mise en ordre et en recueil des principaux écrits bibliques

Il est donc, une fois pour toutes, entendu que, dans le cours de ce livre, les chiffres marquant millénaires, siècles ou années doivent s'entendre d'avant notre ère : avec le signe « moins ».

*Le cadre géographique
de la Palestine biblique*





Toponymie du présent ouvrage

◀ Le cadre géographique de la Palestine biblique

אם-אשכחך ירושלם

JEAN BOTTÉRO

Naissance de Dieu

La Bible et l'historien

La Bible n'est pas seulement le réceptacle de la Parole de Dieu adressée à des multitudes de croyants : elle est aussi, elle est d'abord un opulent recueil de documents écrits et compilés par des hommes du deuxième et surtout du premier millénaire avant notre ère, dont elle convoie jusqu'à nous la vieille aventure. Longue histoire au cours de laquelle se sont formées, pour une large part, notre propre vision des choses, notre hiérarchie des valeurs, nos règles de comportement, notre mentalité, notre conscience.

Comme tous les vestiges du Passé, la Bible relève donc de l'Histoire, ce qu'on a trop longtemps ignoré et ce que l'on oublie trop souvent encore. Jeter sur elle un regard d'historien, tel est, dans ce livre, le propos de Jean Bottéro, spécialiste des religions sémitiques anciennes et qui tient, depuis 1958, à la Section de Philologie et d'Histoire de l'École pratique des Hautes Études, une chaire d'assyriologie.

Il découvre, avant tout, dans la Bible ainsi considérée, parmi d'archaïques réflexions, parfois naïves, souvent profondes, touchant les grands problèmes, qui hantent toujours notre esprit, de la raison d'être ultime des choses, du sens dernier de notre existence et du pourquoi du Mal universel, le lent cheminement qui a mené les vieux Israélites à la conviction de l'unicité absolue et de la totale transcendance de Dieu — la seule idée vraiment neuve et puissante qu'ils aient laissée derrière eux, et dont nous ne pouvons qu'admirer et louer la hauteur et la noblesse, même si elle n'est pour nous qu'une des plus brillantes et inattendues trouvailles de notre esprit.



9 782070 705924



Extrait de la publication
86-II A 70592

ISBN 2-07-070592-7